

Discours honoris causa

Madame la présidente du Conseil d'administration,

Monsieur le doyen,

Madame la doyenne,

Chers membres du cortège d'honneur,

Chers diplômés,

Mes cinq poissons d'or

Cela fait un moment que je nage dans cette mer d'encre avec des nuits de tempête où je n'ose monter sur le pont de peur qu'une vague ne m'emporte. Me demandant à chaque fois ce que je suis venu faire sur ce bateau sans capitaine. Le bois craque sous la poussée du vent, et j'ai depuis longtemps perdu le nord. Cette boule d'angoisse qui m'opresse. Le seul de mes sens encore en activité me permet de capter le moindre bruit autour de moi mais aussi les bruits à venir durant cette nuit d'encre qui semble n'avoir pas de fin. Je reste à attendre le

jour avec son cortège d'oiseaux piailleurs. Je remonte sur le pont en me demandant ce que j'étais venu faire sur cet esquif de papier. Peut-être pêcher ces cinq poissons d'or qu'on trouve parfois dans les mythologies naïves.

Je m'assois donc à l'avant, les pieds dans l'eau, pour pêcher par mer calme. Le soleil, la mer, le silence, je n'ai besoin que ça pour qu'une vie bruyante surgisse au bout de mes doigts. Soudain la ligne bouge. Un joli poisson d'or. Et déjà l'enfance qui gigote sur le pont. Je revois ces images que certains d'entre vous connaissent puisque je ne cesse de les semer le long de ma route, comme ces cailloux blancs qui ont permis à d'autres enfants, dans un autre conte, de retrouver le chemin du retour. Je ne cesse de dérouler, sous mes yeux constamment éblouis, ces images d'un bonheur immobile. Celui que j'ai connu sur la petite galerie de Petit-Goâve, au pied d'une grand-mère qui carbure au café, dans l'univers magique des fourmis nomades, d'un chien claudiquant et d'une petite fille à robe jaune qui m'a gardé enfiévré. C'est durant l'été de 1963 que j'ai

appris à observer les êtres et les choses sans trop chercher à les comprendre. J'avais remarqué qu'on apprend beaucoup plus par les sens que par l'esprit. Si l'esprit me dit qu'il pleut, la vue me permet d'admirer ce nuage d'eau en mouvement et l'odorat de jouir de l'odeur de la terre mouillée. C'est là que j'ai appris aussi à écouter le vol soyeux des libellules et les conversations graves ou fantaisistes des passants qui reviennent si souvent qu'ils sont devenus dans ma mémoire des repères essentiels. Un village avec ses rites et ses cérémonies secrètes. Si le café a irrigué le temps béni de l'enfance, l'encre m'a permis, des années plus tard, de faire ressurgir ces visages brûlés par le temps. Dans ce monde où les idées s'agitent, parfois pour nous troubler, on aura intérêt à revenir à la source de ce fleuve d'émotions et de sensations qu'est l'enfance.

Je relance la ligne dans une mer plutôt mouvementée pour remonter avec un autre poisson d'or. Je quitte Petit-Goâve pour Port-au-Prince avec ses troubles politiques et une découverte qui se manifeste comme une charge électrique de 1000

voltes qu'on appelle paresseusement le désir.
Pendant plus de dix ans j'ai serré dans ma paume ce câble nu. Les jeunes filles si libres de la maison d'en face semblait avoir plus de pouvoir sur mes sens que le dictateur sur la ville. Cette découverte m'avait bien troublé : un pouvoir désiré et un pouvoir inacceptable. Ce face à face se fait depuis la nuit des temps. J'allais m'enfoncer longuement dans cette nuit pleine de bruits et de fureur avec des jeunes gens auréolés d'une gloire dont on trouve la saveur dans ce poème de Depestre. Je cite de mémoire ces vers d'un jeune poète de 16 ans : «Je ne viendrai pas ce soir tisser au fil de ton regard des heures d'abandon et de gloire. Des camarades de bronze m'attendent à l'assaut d'une citadelle qui s'écroule.» Mais cette citadelle ne s'est pas tout de suite écroulée et Montréal fut la fragile lumière au bout de ce tunnel de suie et de sang.

Un soleil miroitant sur l'eau comme dans un haïku de Basho. Un nouveau poisson d'or frétille au bout de la ligne. Son éclat me saisit. Dormir dans une ville où l'on a vécu toute sa jeune existence pour se

réveiller dans une autre où l'on ne sait pas encore qu'on y passera peut-être le reste de sa vie. Cela exige quelques secondes de silence, ne serait-ce que pour méditer sur les surprises d'une existence qui n'en pourtant manque, et cela même si je donne parfois l'air de rester imperturbable au milieu de ce tumultueux fleuve du temps. Si j'ai l'ai de revenir sans cesse sur le temps c'est qu'il finit toujours par s'incruster comme une écharde dans la chair de l'exilé. Trêve de jérémiades, et cap sur cette longue parenthèse de gaieté. Montréal m'a permis de flâner librement dans sa douce nuit d'été, de découvrir cette intimité nécessaire à l'écriture durant l'hiver, de boire du mauvais vin dans des boîtes de nuit fréquentée par une faune bigarrée, de découvrir la cuisine et les mystères des épices, de fréquenter les musées, de subir le travail répétitif et anonyme des usines - une bonne école pour le jeune intellectuel du Tiers-Monde habitué à survoler la vie. Mais j'aurai fait ce voyage pour découvrir la baignoire qui n'existe que dans les maisons bourgeoises de Port-au-Prince, cette baignoire qui m'aurait permis de lire en toute quiétude des pans

entiers d'une bibliothèque que je ne pouvais que rêver en Haïti. Une baignoire rose qui m'accueille dans son ventre rond. Je me glisse tard l'après-midi dans ce liquide amniotique qui me console de l'absence de ma mère. C'est ici que j'ai lu Borges, Bukowski, Baldwin, Boulgakov et Basho, ces cinq B de ma vie de lecteur. Dans cet espace humide je retrouve à coup sûr une douceur qui annule le temps en effaçant les angoisses d'un loyer impayé. Cela ne doit pas me faire oublier ces amis que Legba, le dieu qui ouvre la barrière qui permet de passer d'un monde à un autre, a placés sur mon chemin. Certains parmi les plus chers sont ici, d'autres à leurs occupations, mais je n'oublie pas ces lecteurs que je croise parfois sur mon chemin et qui me demande des nouvelles de Da, de mes tantes ou de Borges. La littérature m'a ouvert un espace magique que je voudrais toujours élargir. Le livre est ce lien solide entre deux êtres qui, peut-être, ne se rencontreront jamais. Montréal a fait de moi un écrivain plus méditatif que je ne l'aurais été à Port-au-Prince.

Je ramène un saumon d'or. Me voilà dans un de ces retours, talonné par une faim insatiable de Port-au-Prince, mais où cette fois la fureur des dieux me surprend. C'était le 12 janvier 2010. Je serai bref sur cette chose innommable à qui il a fallu 35 secondes pour emporter une ville, ma ville, avec tout ce qu'elle contient de rêves et de réalités. Je n'ai pas la force poétique de l'apôtre Jean pour décrire une pareille apocalypse. Un jeune poète nous dira ce qu'il a vu ce jour-là. Je ne peux que secouer la poussière sur mes vêtements avant de continuer ma route.

Le dernier poisson d'or fut attrapé cette semaine durant mon voyage à Beyrouth où je n'ai ressenti aucune peur, plutôt une étonnante joie de circuler dans cette ville si souvent blessée. Et c'est en banlieue de Beyrouth que j'ai découvert les ruines de Byblos, cette ville antique qui a vu naître l'alphabet. Imaginez mon émotion, moi qui ne vis que par ces chétives lettres toujours gorgées d'encre et de sang. Je me suis promené dans les pas de ces gens qui ignoraient peut-être qu'ils avaient inventé

le plus beau jouet du monde. Ce fut là un gros poisson d'or qui m'a renvoyé à la petite galerie de ma grand-mère Da, à Marquis le chien claudiquant, à cette nuée de papillons qui précèdent toujours Vava, au soleil de midi de Petit-Goâve, et au café qui se boit très noir et très sucré. Tout ce qui a fait le charme de ces après-midis sans fin. Et je ne peux qu'être ému de recevoir aujourd'hui un doctorat honoris causa de cette prestigieuse université, moi qui ai passé mon temps à faire la sieste, à lire dans la baignoire et à pêcher de temps en temps quelques poissons d'or. Les livres se sont faits la nuit pendant que je dormais.